

*Madoff, l'homme qui valait
cinquante milliards*

MARK SEAL

*Madoff, l'homme qui valait
cinquante milliards*

Traduit de l'anglais (américain) par
HÉLÈNE FRAPPAT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

UNE nuit de janvier, lors d'un dîner à New York, j'exprimais ma frustration concernant Bernard Madoff. Tout le monde avait lu le compte-rendu des pertes qu'il avait infligées à des fondations liées à Steven Spielberg, Elie Wiesel et Mort Zuckerman. Je dis à mes compagnons de table que même après avoir questionné presque quarante des autres victimes de ses opérations financières, je ne parvenais toujours pas à me faire une idée de l'homme Madoff. "Si vous voulez connaître Bernie Madoff, déclara Mary T. Browne, la célèbre médium et écrivain, qui conseille de nombreux membres importants du gotha de Wall Street, il faut que vous parliez à mon amie Carmen Dell'Orefice." Elle faisait allusion à l'un des premiers mannequins vedette, la beauté blonde platine qui avait posé pour Richard Avedon, Irving Penn, Francesco Scavullo et Norman Parkinson, et qui avait été la muse de Salvador Dali. Elle avait fait son apparition sur la couverture de *Vogue* en 1946, à quinze ans. "Personne mieux que Carmen ne peut vous donner une idée de qui étaient les Madoff, me dit Browne. Je vais voir si elle accepte de vous parler."

Deux jours plus tard, à mon arrivée dans son appartement de l'Upper East Side, Dell'Orefice s'était préparée pour m'accueillir. Toujours séduisante à soixante-dix-sept ans, elle me conduisit dans

Sous le titre *Madoff, l'homme qui valait cinquante milliards*, le présent ouvrage regroupe trois articles de Mark Seal, publiés initialement dans *Vanity Fair* en 2009 : "Madoff's world" en avril, "Hello Madoff !" en juin, avec la collaboration d'Eleanor Squillari, et "Ruth's world" en septembre. La traductrice remercie Jacques Delpla.

- © Mark Seal pour "Madoff's world" et "Ruth's world".
- © Mark Seal et Eleanor Squillari pour "Hello Madoff !"
- © Éditions Allia, Paris, 2010, pour la traduction française.

sa chambre, où elle avait étalé sur son couvre-lit *king-size* des piles de photographies intimes, des chèques refusés et des tas de relevés d'investissement éclairant en détail sa relation avec Madoff. Mary T. Browne avait raison. Elle avait vraiment une histoire à raconter.

Tout a commencé à l'automne 1993. Six ans après la mort de son fiancé, le légendaire imprésario de télévision et animateur de talk-show David Susskin, un voisin présenta Carmen à Norman Levy, géant de l'immobilier new-yorkais depuis un demi-siècle qui, en compagnie de titans comme Harry Helmsley et Samuel LeFrak, avait contribué à façonner la ville en remplissant ses gratte-ciels de locataires de premier ordre. Désormais âgé de quatre-vingts ans et veuf, Levy occupait agréablement sa retraite avec des voyages, des activités philanthropiques, des investissements passifs, en particulier avec son meilleur ami, Bernie Madoff.

En 1994, le jour de la Saint-Valentin, après quatre mois de rendez-vous galants, Levy se livra à ce que Carmen appela son "numéro de frime". Il lui donna rendez-vous au bureau de Bernard L. Madoff Investment Securities, dans le Lipstick Building, le monolithe ovale en granit rouge dessiné par Philip Johnson et John Burgee. "Apporte ton carnet de chèques", lui dit-il.

Carmen se souvenait d'être arrivée tôt. "Et il y avait un petit homme assis derrière un très grand bureau. 'Vous êtes Monsieur Madoff?'

ai-je demandé. 'Oui, et je vous attendais' ", dit-il, sa bouche pincée dans un sourire qui était sa marque de fabrique, comme elle allait bientôt le découvrir.

"Derrière moi, j'entendis une voix tonitruante : 'Tu as pris ton carnet de chèques ?' Je me retournai pour découvrir Norman, ses deux mètres et quatre-vingt-dix kilos. 'Oui, Norman, je l'ai pris.'

'Eh bien rédiges-en un de 100 000 dollars, alors' ", lui dit Levy. Carmen ne pouvait faire aucun chèque de ce montant, car elle était encore en arbitrage après avoir perdu une grande partie de sa fortune à la Bourse et avoir été contrainte l'année précédente à vendre aux enchères, chez Sotheby's, ses premières photographies de mannequin.

"Bernie Madoff gloussa et dit : 'Ne vous inquiétez pas, vous avez l'argent.' Il ajouta : 'Monsieur Levy l'a mis sur votre compte.' "

"C'EST MON FILS"

"C'est une faveur très spéciale que je fais pour toi", dit Levy à Carmen, décrivant ainsi l'honneur que représentait le fait d'être admis dans le fonds exclusif de Bernie, qui, alors qu'il n'était généralement pas plus élevé que d'autres fonds dans un marché à la hausse, ne perdait jamais dans un marché à la baisse. Son rendement de 10 et 12 % annuels était totalement fiable. Le numéro de frime de Levy fonctionna. "Je dis à Norman que j'acceptais de partir en voyage

avec lui à Londres, et Bernie nous offrit la suite nuptiale au Lanesborough. C'était la suite où Bernie avait l'habitude de descendre, mais il la laissa à Norman. Bernie et Ruth, sa femme, avaient une suite à l'étage au-dessus."

Ce fut le début d'une magnifique amitié. Avec son investissement de 100 000 dollars qui, grâce à des apports additionnels et les bénéfices constants du fonds, s'accrut à millions, Carmen reçut aussi en cadeau une vie sociale. Elle me montra des photos et me raconta des dîners, des réunions de famille, des bals de bienfaisance, et les pique-niques de la compagnie Madoff qui se tenaient à la résidence secondaire de Madoff à Montauk, à Long Island, où il réservait toutes les chambres d'hôtel du voisinage pour ses employés et leurs familles. Elle se souvenait des voyages sur des yachts, des sorties dans New York et des soirées dans la villa des Madoff à Palm Beach – douze années de complicité entre Norman, Carmen, Ruth et Bernie. "L'intimité de ces événements", me dit-elle en soupirant. "Des anniversaires. Des fêtes de Hanukkah. La construction d'un yacht pour monsieur Levy à la fin de sa vie..." Elle me montra une photo de Madoff sur le yacht, torse-nu et trempé par un plongeon en mer, embrassant Levy aux cheveux blancs sur la joue. "Norman m'a dit un nombre incalculable de fois : 'C'est mon fils' ", me dit-elle, voulant dire par là que Levy considérait Madoff

comme un fils de substitution, et un membre de sa famille.

"Bernie était tranquille, ce n'était pas un conteur ni un brillant causeur, dit Carmen. J'ai cependant souvent pensé que, peut-être, il s'ennuyait. Il se contentait d'être Bernie, agréable et poli." Il s'en remettait toujours à Levy, qui avait vingt-six ans de plus que lui et qu'il appelait "mon mentor de quarante ans". Je lui ai demandé si Madoff avait essayé de lui faire la cour. "Jamais !" s'exclama Carmen, ajoutant qu'il ne buvait presque jamais d'alcool. Mais si lui ne buvait pas, il savait que Norman adorait le bon vin rouge, si bien qu'il organisait avec soin des voyages de dégustation pour lui. "Il savait où se trouvaient tous les vignobles, et il organisait pour Norman ces excursions dans la campagne... Tout tournait autour de Norman."

En me montrant des photos de fêtes d'anniversaire et du Nouvel An – Madoff coiffé d'un ridicule chapeau en papier, allongé sur un divan les mollets à l'air, avec comme toujours Ruth à ses côtés – Carmen fit ce commentaire : "C'était leur idée de la fête." Dans d'autres photographies, Madoff était en train de chuchoter à l'oreille de Levy ou bien il avait passé ses bras autour de ses épaules. "Quand je repense à lui, je le vois toujours en train de sourire", dit Carmen. "Bernie était pauvre, il venait du Queens, et il avait réussi." Elle dit que Bernie et Ruth avaient

conservé un accent du Queens, ajoutant d'un ton espiègle : "Impossible de penser qu'ils étaient nés en Suisse." Mais Norman Levy lui-même venait d'un milieu également humble. Il avait été au lycée dans le Bronx et avait fait son chemin depuis l'époque où il vendait des magazines et des produits de nettoyage, avant d'occuper un emploi au bas de l'échelle dans l'entreprise de courtage Cross & Brown, dont il devint PDG en 1976. Bien qu'à un moment il ait détenu des intérêts dans soixante-dix propriétés, dont le Seagram Building et vingt-et-un centres commerciaux dans toute l'Amérique, la chose dont il tirait la plus grande fierté était son amitié avec Madoff.

"Écoutez, dit Carmen, il peut bien avoir été bravache, Norman, lorsqu'il frimait avec moi en disant qu'il avait repéré un génie avant tout le monde. Il disait : 'Bernie Madoff est la personne la plus honorable et intelligente.'" Madoff répondait en nature. "Il était timide, mais tellement sûr de lui. Il était toujours tellement attentif au confort de Norman, dans les moindres détails." Madoff faisait faire ses costumes sur mesure chez Kilgour, sur Savile Row, à Londres, et bientôt Levy l'imita.

Lorsque Levy décida de se faire construire un yacht pour arrêter d'affréter celui de Malcom Forbes chaque saison, Madoff l'aida à superviser la construction d'un Royal Denship de 38 mètres. "Et lorsque nous étions dans le sud de la France,

il nous trouvait un garde du corps armé. Bernie connaissait l'existence de la piraterie, parce qu'il traversait souvent les océans." Quand le yacht de Levy fut mis à la voile, Bernie et Ruth étaient à bord. "Norman et Bernie ne parlaient jamais d'affaires, sauf au téléphone", me dit Carmen. Quand les hommes regardaient la télévision, c'est Levy qui choisissait ; quand ils écoutaient de la musique, Levy choisissait et Madoff (que ses goûts portaient vers Neil Diamond) suivait. Après dîner, les Madoff rejoignaient leur suite à l'Hôtel du Cap-Eden-Roc, à Antibes, ou bien leur appartement du sud de la France. Ils revenaient le matin suivant, parfois avec des provisions, en particulier la glace préférée de Norman, et qu'ils soient à Monte Carlo ou à Palm Beach, les deux femmes allaient faire du shopping. Ruth était aussi polie, agréable et discrète que son mari.

J'appris que le restaurant préféré des Madoff à New York était Primola, un sympathique restaurant italien sur la Deuxième Avenue, près de la 64^e Rue. Les serveurs me dirent que Madoff et sa femme arrivaient toujours vers 18 h 30 ; ils demandaient une table tranquille à l'arrière, commandaient toujours la même chose (une petite salade, puis un poulet scarpello et du Diet Coke ou du vin rouge pour lui, un poisson et du vin blanc pour elle, pas de dessert, pas de café), et ils restaient moins d'une heure, laissant un pourboire de 20 % sur une addition toujours

modeste. “Je le connais depuis trente ans”, dit le propriétaire, Giuliano Zuliani, qui rencontra Madoff à l'époque où il travaillait comme serveur. “Pourtant, quand je lui parlais, sa femme baissait toujours les yeux vers la table. Pendant toutes ces années où ils fréquentaient mon restaurant, elle ne m'a jamais adressé la parole.” Dominick, le maître d'hôtel, raconte : “Maintenant tout le monde demande ‘la table de Madoff’, mais je dis toujours : ‘Le F.B.I. l'a déjà.’ ” Un soir où j'y étais, deux femmes sont entrées, et l'une d'elles a déclaré : “C'est notre dernier dîner au Primola. Ma famille a perdu tout son argent à cause de Bernie Madoff.”

Un jour, alors que Levy commençait à avoir des problèmes de santé, Madoff organisa son transport en hélicoptère à l'hôpital. Et à sa mort en 2005, à l'âge de 93 ans, Madoff prononça son éloge funèbre à ses funérailles. “Norman m'avait dit que Bernie était son exécuteur testamentaire”, dit Carmen. “Avant le décès de Norman, il y avait la Fondation Betty et Norman F. Levy”, dit-elle, en faisant référence à l'institution de bienfaisance que Levy avait créée avec sa défunte épouse et laissée à ses héritiers, avec un actif de 244 millions de dollars en 2007, qui devait être utilisé pour des causes allant de la recherche sur le cancer à l'université Yeshiva. “Bien avant sa mort, il avait légué à ses deux enfants leur argent, et chacun d'entre eux avait créé sa propre fondation

charitable. Les trois fondations durent fermer après le 11 décembre”, dit-elle – le jour où Madoff avoua aux agents du F.B.I. que son fonds d'investissement, dans lequel environ 13 500 investisseurs individuels et sociétés de bienfaisance avaient placé leur argent, était “un gros mensonge”. (Les deux enfants de Levy, Jeanne Levy-Church et Francis Levy, refusèrent de faire le moindre commentaire.)

Après la mort de Levy, Carmen dit qu'elle dina à de très nombreuses reprises avec les Madoff. Mais elle apprit l'arrestation de Bernie au téléphone. “À cinq heures moins dix, Lillian, une amie, me téléphona. Lillian avait investi 400 000 dollars chez lui, ses économies de toute une vie, et elle a 68 ans. Elle me demanda : ‘Tu vas bien ?’ Je répondis : ‘Bien sûr, pourquoi tu me demandes ça ? – Tu n'as pas encore entendu la nouvelle ?’ Et moi : ‘Quelle nouvelle ?’ Elle : ‘Ils ont arrêté Bernie Madoff ! – Pourquoi ?’ Alors elle dit : ‘C'est toute une fraude. Allume la télévision.’ À cinq heures moins cinq, j'avais réalisé que tout ce que je croyais posséder sur le papier avait disparu. À cinq heures dix, j'appelai la ligne privée au bureau de Bernie, et une secrétaire décrocha. Je lui dis : ‘C'est Carmen Dell'Orefice.

– On vient d'apprendre la nouvelle il y a moins de quarante-cinq minutes, me dit la secrétaire.

– Alors c'est vrai ?

– Apparemment. Je ne sais pas', dit-elle.”